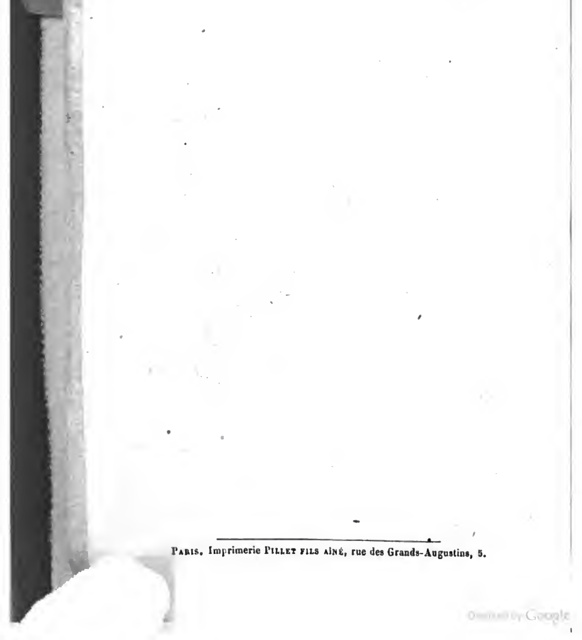
LES TREMBLEURS

OU

LE PRINTEMPS QUI S'AVANCE

SCÈNES DE LA VIE BOURGEOISE

Représentées pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 23 mars 1861.



Paris, Imprimerie Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

LES TREMBLEURS

OU

LE PRINTEMPS QUI S'AVANCE

SCÈNES DE LA VIE BOURGEOISE

MÊLÉES DE COUPLETS

PAR

MM. DUMANOIR ET CLAIRVILLE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861



PERSONNAGES

M. BRUNEAU, rentier	M. Geoffroy.
Mme BRUNEAU, sa femme	Mme Lesueur.
CÉLINE, leur fille	Mlle Marie Lambert.
OCTAVE	M. Landrol.
Mme DELORMEL	Mlle Bloch.
CHAMBERLIN, cocher	M. Priston.
BAPTISTE, domestique	M.

LES TREMBLEURS

Un salon chez Bruneau.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME BRUNEAU, CÉLINE

(Madame Bruneau, assise, et Céline, debout, appuyée sur une table, feuilletant un album de photographies.)

CÉLINE, lisant.

« Le prince de... »

MADAME BRUNEAU, tournant la page.

« Le feld-maréchal comte de... »

CÉLINE.

Attends donc, maman!... tu m'empêches de lire les noms.. C'est pourtant bien instructif, ces petits portraits photographiés... Cela me fait connaître des personnages que je n'ai jamais vus... cela complète mon éducation.

MADAME BRUNEAU, étourdiment.

Ah! voilà Mimi Bamboche!

CÉLINE.

Qu'est-ce que c'est que Mimi Bamboche, maman?

MADAME BRUNEAU.

C'est... une comtesse moldave.

CÉLINE, vivement.

Et celui-ci?... Il n'y a pas de nom.

MADAME BRUNEAU.

Il est pourtant bien connu... Quelle belle tête!

CÉLINE.

Je ne trouve pas... D'abord, il a un costume singulier... et puis, cette figure sévère de soldat...

MADAME BRUNEAU.

C'est ce qu'on appelle une belle tête.

CÉLINE.

Mais il est tout chauve !

MADAME BRUNEAU.

Toutes les belles têtes sont chauves... Vois ton père.

CÉLINE.

Oh ! quelle différence !

MADAME BRUNEAU.

Parce que ton père n'est pas un grand capitaine.. Un ancien fabricant de chocolat ne peut pas avoir l'air martial, ma fille... mais...

CÉLINE.

Voyons donc les autres, maman .. il y a peut-être M. Léotard.

MADAME BRUNEAU.

Non... attends encore... laisse-moi admirer...

SCÈNE II

LES MÊMES, BRUNEAU.

BRUNEAU, *lisant attentivement un journal.*

« Dépêche télégraphique. — Gênes, 12 mars. — A la députation qui s'est présentée chez lui, hier, à deux heures précises, il n'a répondu, ni oui, ni non... » (*Cessant de lire.*) Voilà ce que j'aime dans mon journal... C'est qu'il est bien informé... « Il n'a répondu... ni oui... ni non !... » Ça ne m'apprend rien du tout, mais la nouvelle est sûre.

MADAME BRUNEAU.

Ah ! te voilà, monsieur Bruneau... Viens donc voir...

BRUNEAU, *lisant.*

Un instant, Léontine ! je suis à toi. « Trois pour cent, 68 25. » Les fonds sont lourds... Parbleu !... (*Tournant la page.*) — « La Seine s'est élevée à six mètres à l'étiage du Pont-Royal. » — Les fonds baissent, la rivière monte... La bascule.

Air *du Château perdu.*

Qu'a donc la Seine à monter de la sorte ?...
Qu'a donc la Bourse à baisser constamment ?...
Çà, je le sais : c'est qu'il faut, à la porte,
Payer un franc le droit d'en perdre cent.

(Par inspiration.)
Contre les eaux, n'est-ce pas la ressource?
Au Pont-Royal on devrait transporter
Les tourniquets qui font baisser la Bourse,
Pour empêcher la Seine de monter.
— Les tourniquets qui font baisser la Bourse
Empêcheraient la Seine de monter.

(Vivement.) Ah!

MADAME BRUNEAU.

Quoi donc?

BRUNEAU.

Écoute ceci, Léontine. — « On parle, dans les cercles politiques, de l'arrivée à Paris d'un illustre personnage qui garde le plus strict incognito. »

MADAME BRUNEAU.

Et rien de plus?... Nous voilà bien avancés.

BRUNEAU.

Puisqu'il garde l'incognito, ma bonne... on ne peut pas divulguer son nom... Mais mon journal n'en est pas moins bien informé.

MADAME BRUNEAU.

Qui ce peut-il être?

BRUNEAU, cherchant.

Attends!... Ne serait-ce pas... le prince Hong, le jeune frère du céleste empire?

MADAME BRUNEAU.

Allons donc! que viendrait-il faire à Paris?

BRUNEAU.

Au fait, ce ne peut guère être pour voir la revue des Délassements. — (A part.) Quand je parle à ma femme, je dis Délassements... mais, à mon cercle, je prononce Délass..... quelquefois Délass-com.

MADAME BRUNEAU.

Voyons, laisse donc ce journal, et regarde ceci.

CÉLINE, qui a cherché jusque-là à s'emparer de l'album.

Allons! bon! je ne verrai pas M. Léotard.

BRUNEAU, prenant l'album.

Ah! oui, je le connaissais déjà... Quelle belle tête, hein!

MADAME BRUNEAU.

C'est ce que je disais à Céline.

BRUNEAU, s'asseyant sur un canapé et contemplant la photographie.

Le crâne dénudé. . dans mon genre... Le regard fin et méditatif... La bouche fermée... Comme c'est bien la bouche

BRUNEAU.

Tu fais semblant de ne pas le savoir, mais tu le sais bien... Car enfin, tu ne vis pas en dehors du mouvement général, n'est-ce pas?... Tu vois ce qui se passe.

MADAME BRUNEAU.

Ce qui se passe?... où?

BRUNEAU.

Ce qui se passe... partout... Tu sais très-bien que ce n'est pas le moment de dépenser ses fonds en dîners, en soirées, en poissons, en truffes, en glaces, en fleurs et en location de banquettes.

CÉLINE.

Mais pourquoi, papa?

BRUNEAU.

Ça ne te regarde pas, ce n'est pas de ton âge... mais c'est de l'âge de ta mère, qui me comprend parfaitement... Léontine me comprend.

MADAME BRUNEAU.

Mais non!... mais pas du tout!

BRUNEAU.

Prr!... laisse donc.

MADAME BRUNEAU.

Enfin, on donne une raison... on dit un mot... Dis un mot, un seul.

BRUNEAU.

Eh bien... (Baissant la voix, et d'un air profondément convaincu). Le printemps qui s'avance... (Madame Bruneau le regarde) l'horizon politique qui se rembrunit... (Même jeu) l'avenir chargé de nuages...

MADAME BRUNEAU.

L'avenir?...

BRUNEAU.

Chargé de nuages... Tu ne les vois pas, mais moi, je les vois.

Air : *Un jeune Grec sourit à des tombeaux.*

Tel ce bourgeois, qui, par un temps douteux,
Sort de chez lui sans prendre un paraverse,
Et ne se dit : le ciel est nuageux,
Que lorsque le nuage perce...
Telle aujourd'hui, que le temps paraît clair,
Tu peux te croire à l'abri des tempêtes...
Mais quelquefois il tonne sans éclair!
N'attendons pas, pour regarder en l'air,
Que la foudre soit sur nos têtes!

MADAME BRUNEAU, *piquée.*

Soit, tu as raison... Mais, au moins, le jour du mariage de Céline...

CÉLINE.

Oh! oui, papa!.. le jour de mon mariage, nous danserons, n'est-ce pas?

BRUNEAU, *par concession.*

Oui... ce jour-là, nous aurons une petite sauterie.

MADAME BRUNEAU.

A la bonne heure!

BRUNEAU, *insistant.*

Ce jour-là.

MADAME BRUNEAU.

Mais il n'est pas si éloigné, ce jour-là... C'est toujours pour la fin du mois?... Réponds... Car il est temps de commander nos toilettes.

BRUNEAU.

Nous verrons ça, nous verrons ça.

CÉLINE.

Oh! papa, il ne faut pas prendre ton air mystérieux... Nous savons que monsieur Octave est venu avant-hier, pendant que j'étais sortie avec maman, et que tu t'es renfermé une heure avec lui... C'était probablement pour causer du mariage.

BRUNEAU.

Probablement.

CÉLINE.

Et?...

BRUNEAU.

Et nous nous sommes entendus... Tout est convenu, arrangé entre lui et moi.

CÉLINE, *à part.*

Ah! quel bonheur!

MADAME BRUNEAU, *observant son mari.*

Que veut-il dire?

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Madame Delormel.

SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME DELORMEL.

BRUNEAU.

Ah! chère madame!...

SCÈNE III.

MADAME DELORMEL.

Bonjour, monsieur Bruneau... bonjour, madame... bonjour, Céline... Je viens vous faire mes adieux.

MADAME BRUNEAU.

Comment!... vos adieux?

BRUNEAU.

Vous partez, madame?

MADAME DELORMEL.

Je viens d'avoir une scène avec mon mari, et je pars pour la campagne!

MADRME BRUNEAU.

Pour la campagne?... au mois de mars?...

MADAME DELORMEL.

C'est un coup d'État!... Je l'ai dit par colère, mais je le ferai par amour-propre!... Aussi bien, Paris n'est guère regrettable... Figurez-vous, madame, que, dans notre société, il ne s'est pas encore donné un seul bal, une seule soirée...

BRUNEAU, bas.

Tu vois! tu vois!

MADAME BRUNEAU.

Enfin, cette scène terrible?

MADAME DELORMEL.

J'y arrive... Il y a trois mois, m'ennuyant à mourir et cherchant une distraction, j'avais demandé à M. Delormel... un traîneau... pour aller me promener sur le lac de Longchamp, poussée par mon mari...

BRUNEAU.

Il patine?

MADAME DELORMEL.

Mal... mais enfin il patine.

BRUNEAU.

Il patinotte.

MADAME DELORMEL.

C'eût été si amusant!

Air *de Préville et Taconnet.*

Vous avez vu, comme des chars magiques,
Glisser, courir ces rapides traîneaux;
Vous avez vu ces groupes fantastiques,
A la lueur des torches, des flambeaux!

BRUNEAU.

C'étaient pour nous des plaisirs tout nouveaux!
Depuis dix ans, l'hiver, qui nous oublie,

L'hiver manquait à notre nation :
Il fallait bien saisir l'occasion
D'un peu de glace importé de Russie
Par le jardin d'acclimatation.
— (*Riant*) C'est un hiver importé de Russie
Par le jardin d'acclimatation.

MADAME DELORMEL, *reprenant.*

Mon mari me promet un traîneau...

BRUNEAU, *à part.*

Quelle imprudence !

MADAME DELORMEL.

Mais M. Delormel, qui est toujours en retard, attend. attend...

BRUNEAU, *vivement.*

Le dégel survient !

MADAME DELORMEL.

Tout juste !... Adieu mon traîneau !

BRUNEAU, *à part.*

C'est de la chance !

MADAME BRUNEAU.

Mais la scène, la scène !

BRUNEAU, *préoccupé.*

Elle monte, la Seine... à six mètres au-dessus... (*Se ravisant tout à coup*). Ah ! la scène...

MADAME DELORMEL

J'y arrive... A la place de mon traîneau, il est convenu qu'on me donnera un manteau de velours doublé d'hermine, pour faire mes visites... (*Légèrement*) Quatre ou cinq mille francs, pas davantage.

BRUNEAU.

C'est donné... on les donne à présent.

MADAME DELORMEL.

Les jours se passent...

BRUNEAU.

Toujours en retard, Delormel...

MADAME DELORMEL.

Toujours... Je lui rappelle sa promesse... il l'élude. . Enfin, une explication a lieu ce matin, et il me déclare que j'aurai mon manteau d'hermine... quand ?... après le printemps !... au commencement de juin !

TOUS.

De juin !

CÉLINE.

Air de l'Apothicaire.

De l'hermine au cœur de l'été!

MADAME DELORMEL.

Aussi, de dépit et de rage,
Je pars d main, c'est arrêté!

BRUNEAU, riant.

Voyez quel drôle de ménage!
Votre mari retarde trop,
Vous avancez trop, je vous jure :
Mars pour la campagne est trop tôt,
Juin est trop tard pour la fourrure!

MADAME BRUNEAU.

Et pourquoi ce délai, juste ciel?

MADAME DELORMEL.

Oui!... pourquoi, monsieur? lui ai-je dit. — Tu le sais bien. — Mais non. — Je le presse, je le pousse à bout, et savez-vous ce qu'il finit par me répondre?... Le printemps qui s'avance!...

MADAME BRUNEAU.

Bon!

MADAME DELORMEL.

L'horizon...

CÉLINE.

Juste, comme papa!

MADAME DELORMEL.

Oh! alors, je n'y ai plus tenu. — Monsieur! lui ai-je dit, plutôt que de passer à Paris un hiver sans bals, sans visites, sans hermine et sans traîneau, je m'en vais à la campagne!... Et j'y vais! (A Bruneau.) Comprenez-vous, monsieur, qu'un homme, sain d'esprit, à qui l'on demande un manteau d'hermine, fasse une réponse... aussi bête?

MADAME BRUNEAU.

Aïe!

BRUNEAU, cessant tout à coup de rire.

Oui, madame, je le comprends.

MADAME DELORMEL.

Ah!

BRUNEAU, très-sec.

Je le comprends... Votre mari n'est pas un aigle... ordinairement... je le sais, je vous l'accorde... mais, dans cette circonstance, et par extraordinaire, il a fait preuve de tact

LES AUTRES.

Quoi! Tibaudier lira dans ce salon?
Pour nous, hélas! quel effrayant augure!
Il nous faudra supporter la lecture
D'un chef de gare et d'un fils d'Apollon!

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins BRUNEAU.

MADAME BRUNEAU, éclatant.

Ils sont tous fous!

MADAME DELORMEL.

Et voilà ce qu'on appelle des hommes!

MADAME BRUNEAU.

Et c'est comme cela depuis treize ans, depuis 48!... Mon mari est toujours à regarder à l'horizon!... tantôt au nord, tantôt au midi!

MADAME DELORMEL.

Comme le mien!

MADAME BRUNEAU.

Comme tous les autres!... (Mettant sa main au-dessus de ses yeux.) « Oh! oh!... voilà un gros point noir! »

MADAME DELORMEL, même geste.

« Nous allons avoir de l'orage!... » Et ils achètent des parapluies.

TOUTES TROIS.

Air *de Montaubry* (dans *A qui mal veut.*)

Ah! les hommes! (*bis*)
Pour le siècle c'est honteux!
Faibles femmes que nous sommes,
Nous ne tremblons pas comme eux!

CÉLINE.

Peut-on, en prenant pour texte
Les dangers de l'avenir,
Ne pas danser, sous prétexte
Que le printemps va venir?

ENSEMBLE.

Ah! les hommes, etc.

MADAME DELORMEL.

Sans cesse l'effroi dans l'âme,
Un mari, dans sa maison,

Ne regarde plus sa femme...
Il regarde l'horizon!

ENSEMBLE.

Ah! les hommes, etc.

MADAME BRUNEAU.

Après le dîner, ils sortent!
Quand donc va-t-on les revoir?
Ils rentrent... mais ils rapportent
Quatre ou cinq journaux du soir!

ENSEMBLE.

Ah! les hommes, etc.

OCTAVE, en dehors.

Inutile de m'annoncer.

MADAME BRUNEAU.

Ah! voici M. Octave!

SCÈNE V

LES MÊMES, OCTAVE.

OCTAVE.

Mesdames... (Voyant madame Delormel.) Vous ici, madame!... Quelle bonne fortune!

CÉLINE, bas.

Maman! demande-lui vite...

MADAME BRUNEAU.

Oui!

OCTAVE.

Bonjour, mademoiselle Céline...

MADAME BRUNEAU, l'interrompant.

Eh bien, monsieur Octave?... (A madame Delormel.) Vous permettez, n'est-ce pas?... Oh! restez, vous n'êtes pas de trop. (A Octave.) Vous avez eu, avant-hier, un long entretien avec M. Bruneau.

OCTAVE.

Oui, madame.

MADAME BRUNEAU.

Et qu'avez-vous arrêté ensemble?... Le mariage est toujours fixé à la fin du mois?

OCTAVE.

Hélas! non, madame.

CÉLINE.

Comment?

OCTAVE.

Il est renvoyé...

MADAME BRUNEAU.

Renvoyé?

OCTAVE.

Au commencement de juin.

MADAME DELORMEL.

A l'époque de mon manteau!... C'est donc une conspiration?

CÉLINE.

Et vous n'avez pas protesté?

OCTAVE.

Si fait, mademoiselle, j'ai protesté... j'ai réclamé énergiquement... mais monsieur votre père m'a donné une raison, à laquelle, malheureusement, je n'ai rien trouvé à répliquer.

MADAME BRUNEAU.

Une raison? Laquelle?...

CÉLINE.

Oui, laquelle?

OCTAVE, soupirant.

Le printemps...

CÉLINE, l'interrompant.

Encore!

MADAME DELORMEL.

Ah! c'est trop fort!

OCTAVE, vivement.

Permettez-moi de vous expliquer...

MADAME BRUNEAU.

Oh! c'est inutile, nous la connaissons... Le printemps qui s'avance, n'est-ce pas?...

OCTAVE.

Oui.

CÉLINE.

L'horizon qui se rembrunit?...

OCTAVE.

Oui.

MADAME DELORMEL.

L'avenir chargé de nuages?...

OCTAVE.

Oui.

MADAME DELORMEL.

Et vous nous dites cela avec ce sang-froid!...

CÉLINE.

Avec cette indifférence !...

OCTAVE.

Ce n'est pas de l'indifférence, mademoiselle Céline... c'est de la résignation... Il faut bien que je me soumette à une volonté plus puissante que la mienne.

MADAME BRUNEAU.

Comme c'est agréable !... Moi, qui avais déjà commandé mon chapeau !... il sera frais, au mois de juin !... Je vais tout décommander !

OCTAVE, vivement.

N'en faites rien, madame ! (Madame Bruneau s'arrête et le regarde ; il reprend en hésitant.) J'espère...

MADAME BRUNEAU.

Vous espérez... quoi ?

OCTAVE.

Qu'un incident... une bonne nouvelle... je ne sais quoi... dissipera des alarmes que je crois exagérées, et que M. Bruneau reviendra de lui-même sur sa résolution.

MADAME BRUNEAU.

Lui ?... jamais ! (Céline va s'asseoir en boudant.)

MADAME DELORMEL.

Pourquoi pas ?... M. Octave a raison... (Allant près de Céline.) Nous le ramènerons, ce méchant papa... je vous y aiderai... Je vais revenir.

MADAME BRUNEAU.

Est-ce que vous nous quittez déjà ?

MADAME DELORMEL.

Pour un instant... J'ai ma voiture et je ne vais qu'à deux pas d'ici... chez mon photographe... J'ai promis d'aller prendre aujourd'hui mon portrait en pied, que je viendrai vous montrer... Il est charmant !... Je suis toute noire, toute grosse, toute courte... mais, à cela près, c'est parfait... J'avais promis à mon mari de lui faire voir... mais il ne verra plus rien du tout !... A bientôt !

OCTAVE, à part.

Baptiste doit être de retour... (Haut et vivement.) Je vais, madame, vous accompagner jusqu'à votre voiture... A bientôt, mesdames ! (Il salue et sort avec madame Delormel.)

CÉLINE, à part.

Il s'en va, sans me dire un mot de consolation !... Ah ! c'est indigne ! (Elle sort.)

MADAME BRUNEAU.

Céline!... où vas-tu donc, Céline?

SCÈNE VI

MONSIEUR ET MADAME BRUNEAU.

BRUNEAU, rentrant.

Je viens d'écrire à Tibaudier... pour jeudi... Charge-toi des petits préparatifs.

MADAME BRUNEAU.

Moi! me donner de la peine pour la poésie de M. Tibaudier!... des machines à coudre!...

BRUNEAU.

Américaines!... mais les vers sont français. (A lui-même.) Ils m'ont paru français.

MADAME BRUNEAU, sortant.

C'est ton affaire, ça te regarde, arrange-toi.

BRUNEAU, l'arrêtant.

Ah!.. informe-toi donc si Baptiste est allé chez les libraires, et s'il m'a apporté les nouvelles brochures politiques que j'attends.

MADAME BRUNEAU, s'arrêtant à la porte.

Comment! encore des brochures?

BRUNEAU.

Celles d'aujourd'hui seulement.

MADAME BRUNEAU, sortant.

Ah! quel homme! quel homme!

SCÈNE VII

BRUNEAU, seul.

Encore des brochures?... Pauvre femme!... Où en serions-nous, sans les brochures?... Au moins, les brochures parlent... Elles ne parlent pas toutes de la même façon, c'est vrai... il y en a qui disent oui, d'autres qui disent non, quelques-unes qui ne disent absolument rien du tout... mais enfin, elles parlent... et même elles se répondent...— *Rome et Paris.*—*Lettre à l'auteur de Rome et Paris.* — *Réponse à la Lettre à l'auteur de Rome et Paris.* — *Réplique à la Réponse à la Lettre à l'auteur de...*

Air : *Du piége.*

Depuis deux ans, grand Dieu! combien
De brochures nous sont offertes!
Des rouges, des blanches, ou bien
Des jaunes, des grises, des vertes!
On en vend pour tous les lecteurs :
Car, dans le fond de toutes ces brochures,
Vous trouverez encor plus de couleurs
Qu'on n'en voit sur les couvertures!

(Il aperçoit Chamberlin, qui a paru à la porte du fond, grave et solennel.)

SCÈNE VIII

BRUNEAU, CHAMBERLIN.

BRUNEAU, rangeant des papiers sur la table.

Tiens! mon cocher... que veut-il?... Nous n'attelons pas aujourd'hui, Chamberlin.

CHAMBERLIN, sur le seuil de la porte.

Ce n'est pas cela qui m'amène... je voudrais avoir l'honneur de parler à monsieur.

BRUNEAU.

Parle.

CHAMBERLIN, s'avançant et se tenant près la table.

Monsieur, la Russie me fait des propositions.

BRUNEAU.

La Russie!

CHAMBERLIN.

On m'offre un engagement à Saint-Pétersbourg.

BRUNEAU, riant.

Pour jouer la comédie?

CHAMBERLIN, très-sérieux.

Non, monsieur, non... La Russie n'engage pas seulement les grands comédiens... elle recherche aussi les grands cochers.

BRUNEAU, s'asseyant.

Tu veux me quitter?... es-tu mécontent de la maison?

CHAMBERLIN.

Oh! non... Monsieur est un bon maître... son attelage est doux, gracieux, agréable à la main... Je me plais avec les bêtes... et avec monsieur... Mais, comme monsieur vendra probablement ses chevaux au printemps...

BRUNEAU.

Hein?... je vendrai... (L'observant.) Pourquoi donc vendrai-je mes chevaux au printemps?

CHAMBERLIN, avec réserve.

Monsieur me comprend.

BRUNEAU.

Non. . Pourquoi?...

CHAMBERLIN.

Je connais les idées politiques de monsieur.

BRUNEAU.

Ah! tu connais...

CHAMBERLIN.

Et monsieur fera bien.

BRUNEAU, l'observant toujours.

Ah! tu crois que?...

CHAMBERLIN.

Certainement.

BRUNEAU.

Oui.

CHAMBERLIN, baissant la voix.

Parce que...

BRUNEAU, de même.

Le printemps qui s'avance..

CHAMBERLIN.

L'horizon politique...

BRUNEAU.

Chargé de nuages...

CHAMBERLIN.

L'avenir...

BRUNEAU.

Qui se rembrunit... C'est évident.

CHAMBERLIN.

C'est incontestable. (Très-mystérieusement.)

Air : *La jeune Annette.*

Voyez la France,
Dans sa prudence,
S'assurer, en silence,
Si les arbres sont déjà verts!

BRUNEAU.

Pourquoi?

CHAMBERLIN.

Pourquoi?

(Baissant la voix.)

C'est pour savoir si le printemps s'avance...

BRUNEAU, de même.

Amenant l'échéance...

CHAMBERLIN.

De tous les maux divers...

BRUNEAU.

C'est pour savoir si le printemps s'avance...

CHAMBERLIN.

Rapportant l'espérance...

BRUNEAU, très-bas.

La paix... et les pois verts.

ENSEMBLE.

Chut!

BRUNEAU, à part.

Il est très-fort!

CHAMBERLIN, gravement.

Et le dernier télégramme, monsieur!

BRUNEAU, le regardant.

Le dernier...

CHAMBERLIN.

Télégramme... Monsieur sait ce que veut dire ce mot?

BRUNEAU, hésitant.

A peu près... Je l'ai cherché dans mon dictionnaire, dans mon Bescherelle... j'ai trouvé télégraphe, pas télégramme.

CHAMBERLIN, se rengorgeant.

Un télégramme, monsieur... c'est un ultimatum.

BRUNEAU.

Bien, bien... Télégramme en italien, ultimatum en français.

CHAMBERLIN.

En latin.

BRUNEAU.

En latin. (A part.) Oh! qu'il est fort! (Haut.) De sorte que je ferai bien de vendre mes chevaux au printemps?

CHAMBERLIN, s'enhardissant et s'appuyant sur la table.

Il suffit, monsieur, de jeter les yeux sur la carte de l'Europe, telle que nous l'ont faite les traités de 1815.

BRUNEAU, à part, avec admiration.

Saprelotte! (Haut.) Le fait est qu'il n'en faut pas davantage... un simple coup d'œil...

CHAMBERLIN.

Il suffit de voir l'attitude des puissances du Nord.

BRUNEAU.

Oui.

CHAMBERLIN, s'animant.

Et la question du Schleswig-Holstein!... et... et... Pékin lui-même, monsieur, Pékin!... Mais, sans aller si loin...

BRUNEAU.

Non, n'allons pas si loin.

CHAMBERLIN.

L'Amérique du Nord, monsieur!...

BRUNEAU.

C'est encore pas mal loin.

CHAMBERLIN.

Deux partis en présence!... Démocrates contre républicains!... les séparatistes contre l'union fédérale!...

BRUNEAU.

Les abolitionistes!

CHAMBERLIN.

La grosse question des noirs contre les petits blancs!... Je sais bien que ça ne nous touche pas...

BRUNEAU.

Eh! eh! les petits blancs...

CHAMBERLIN, s'oubliant et s'asseyant en face de Bruneau.

C'est la conflagration générale!

BRUNEAU, réfléchissant.

Générale!... de sorte que je ferai bien de vendre...

CHAMBERLIN, sans l'écouter.

Quant à moi, monsieur, malgré mes doctrines conservatrices, je suis antiesclavagiste... Tous les hommes sont égaux.

BRUNEAU, se retournant et voyant Chamberlin assis.

Je le vois, je le vois. (A part.) Comme la politique rapproche les classes!... (Haut.) Enfin...

CHAMBERLIN, se levant.

Et *Tannhauser*, monsieur!

BRUNEAU.

Comment! *Tannhauser?*

CHAMBERLIN, finement.

La Confédération germanique pourrait bien...

BRUNEAU.

Quoi?...

Air : *Oui, c'est là son nom désormais.*
(*Avant, pendant et après.*)

CHAMBERLIN.

Aux habitants de l'autre bord du Rhin,
Le pâtre plaît sur sa montagne...
Le grand récit du pèlerin
Fait le bonheur de l'Allemagne...
Et nous n'avons pas compris ça!...
Qu'en pensera la Germanie?...
Monsieur, un pareil opéra
Suffit pour troubler l'harmonie!

BRUNEAU.

De sorte que décidément je ferai bien de...

CHAMBERLIN.

Moi, monsieur, j'ai pris mon parti...

BRUNEAU.

Ah!

CHAMBERLIN.

Aussitôt après la représentation, j'ai vendu mes trois obligations de Cordoue-Séville.

BRUNEAU.

Tu as vendu tes Cordoue-Séville?... Les trois?

CHAMBERLIN.

A perte... mais j'ai vendu.

BRUNEAU, se levant.

C'est un trait de lumière!... reste là, attends. (S'asseyant près de la table.) Il est très-fort... Je crois que je puis me laisser conduire par mon cocher. (Écrivant.) « Monsieur, vendez tout de suite mes rentes... c'est l'avis de mon co... » (Effaçant.) Non, il est inutile de lui dire ça. (Signant et pliant la lettre.) Tiens, voici une lettre que tu vas porter.

CHAMBERLIN.

Tout de suite?

BRUNEAU.

Oui, avant d'aller en Russie.

SCÈNE IX

LES MÊMES, OCTAVE.

OCTAVE, riant.

Ha! ha! ha! ha!

BRUNEAU.

Qu'est-ce donc?

OCTAVE.

Ah! c'est toi, Chamberlin... Va donc au secours de ce pauvre Baptiste, qui succombe sous le fardeau.

CHAMBERLIN.

Baptiste?

OCTAVE.

Il s'est arrêté à l'entresol... Va vite.

SCENE X

OCTAVE, BRUNEAU.

BRUNEAU.

Qu'est-ce qu'il y a?... quel fardeau?

OCTAVE.

Je ne sais trop... un colis d'imprimés, de brochures!... Il y en a plein une manne!

BRUNEAU, *joyeux.*

Plein une manne!... Je vais donc savoir quelque chose!

OCTAVE.

Ah! ciel! est-ce que vous allez lire tout cela?

BRUNEAU.

Si je vais... On les a écrites apparemment pour qu'elles soient lues.

OCTAVE.

Par ceux qui y sont forcés, oui... les journalistes, les amis de l'auteur, sa femme et son portier...

BRUNEAU.

Et moi!... et vous!... et tout le monde!... tout le monde y est forcé, entendez-vous, monsieur!... mon cocher lui-même... Interroge mon cocher... il vous dira...

CHAMBERLIN, *rentrant.*

Oh! que c'est lourd!

OCTAVE.

Je ne le lui ai pas fait dire.

Chamberlin et le domestique déposent une manne, sur laquelle sont amoncelées des brochures. Les quatre personnages se groupent autour de la manne.

BRUNEAU.

Saprelotte!... tant que cela!...

BAPTISTE.

Ah! monsieur, c'est une pluie, une grêle!... J'ai passé chez

tous les libraires dont vous m'aviez donné la liste... Celui qui en avait le moins en avait quatorze.

BRUNEAU.

Diable!... Ce sera peut-être un peu long à lire.

CHAMBERLIN.

Il y en a cent quatre-vingt-quinze!...

OCTAVE.

A deux par jour, vous en avez pour trois mois.

BRUNEAU.

Et moi, qui voulais savoir avant le printemps... (Vivement.) Ah! une idée!... (Aux deux domestiques.) Restez! (Appelant.) Madame Bruneau!... ma fille!...

BAPTISTE, bas à Octave.

Monsieur est-il content?

OCTAVE.

Enchanté!... Tais-toi!

SCÈNE XI

LES MÊMES, MADAME BRUNEAU, CÉLINE.

MADAME BRUNEAU.

Tu nous appelles?

BRUNEAU.

Ma bonne amie, et toi, Céline, j'attends de vous un bon coup de main.

MADAME BRUNEAU.

De nous?

BRUNEAU.

Et de vous aussi, mon cher Octave, et de vous aussi, mes amis... Voici des brochures...

MADAME BRUNEAU.

Juste ciel!

BRUNEAU.

Je voudrais avoir le temps de les dévorer toutes, à moi seul... mais le printemps s'avance... En nous cotisant, en nous mettant six, nous en consommerons quinze ou vingt par jour.

MADAME BRUNEAU.

Par exemple!

BRUNEAU.

Vous me direz, en deux mots, l'esprit de chacune d'elles... quand il y en aura... Vous me soulignerez les passages remar-

quables... (Prenant des brochures.) Tenez!... Tenez!... (Lisant les titres.) « La Chine et ses mœurs... »

CÉLINE, s'avançant.

Oh! les Chinois!... Je veux bien lire celle-ci.

BRUNEAU.

Non! (A part.) Les mœurs des Chinois, j'en ai entendu dire du mal... C'est bon pour Baptiste. (Lisant.) « Saint-Pétersbourg et Constantinople. » La question d'Orient... Pour madame Bruneau.

MADAME BRUNEAU.

Pour moi?

BRUNEAU.

C'est l'histoire du sultan, du harem...

MADAME BRUNEAU, à part.

Tiens! j'y trouverai peut-être des détails sur les... fonctionnaires du sérail.

BRUNEAU.

« Le lion de Saint-Marc et les chevaux de Venise... » C'est pour mon cocher... C'est pour toi.

CHAMBERLIN.

Donnez, monsieur, donnez.

CÉLINE.

Et moi?

BRUNEAU.

« L'Angleterre et la question des cotons... » Tiens! voilà ton affaire. (A part.) Je ne pense pas qu'il y ait là rien de croustilleux.

CÉLINE, allant s'asseoir.

Les cotons!... ça ne doit pas être gai.

BRUNEAU.

Oh! oh!... « Rome, Venise et Turin!... » A moi celle-ci!... (Présentant une brochure à Octave, qui vient d'en retirer une de sa poche.) Ah! vous avez la vôtre?

OCTAVE.

Oui. (A part.) Oui, j'ai la mienne.

BRUNEAU.

Du silence, mes enfants!... Recueillons-nous..... et lisons.

(L'orchestre joue piano l'air : *Tandis que tout sommeille!*..... On s'assied comme il suit : Madame Bruneau sur le canapé, Bruneau et Céline chacun d'un côté de la table; les deux domestiques au fond. Octave a pris une chaise, et vient, en souriant, s'asseoir au milieu. La lecture commence.)

OCTAVE, riant tout bas.

Oh!... oh!... oh!... oh!...

BRUNEAU.

Chut!

CÉLINE, à demi-voix.

Vous lisez quelque chose qui vous fait rire?... vous êtes bien heureux!

OCTAVE.

Des réflexions d'une vérité!...

BRUNEAU, interrompant sa lecture.

La vérité, c'est ce que je demande... Voyons!

OCTAVE, lisant.

« C'est un singulier peuple que le nôtre!... qu'il faut peu de chose pour le surprendre et l'amuser!... une fausse nouvelle qui passe en l'air, un canard qui vole, tout le préoccupe, le distrait, l'agite, l'inquiète... Il ne craint rien et semble tout craindre. » (On entend ronfler Chamberlin.)

BRUNEAU.

Tais-toi donc, Céline!

CÉLINE.

Mais, papa, c'est...

BRUNEAU.

Ah!... Silence, Chamberlin! (A Octave.) C'est vrai, nous ne craignons rien... Moi, je ne crains rien, et j'ai l'air de... Oh! mon Dieu! oui, comme les autres.

OCTAVE, continuant.

« Sans cesse préoccupés de ce que pensent et font nos voisins, nous perdons notre temps à prévoir ce qui se passera chez eux, sans daigner nous apercevoir de ce qui se passe chez nous. »

BRUNEAU.

Sans doute... Tenez, en ce moment, tous les regards sont naturellement tournés vers la péninsule italique... Parcourez les rues, les salons, vous verrez tous les regards tournés vers la... (Se levant et allant à Octave.) Quelle est donc cette brochure?

OCTAVE, la lui présentant.

Elle est intitulée : LES TREMBLEURS.

TOUS.

Les *Trembleurs?*

BRUNEAU.

Allons donc!... est-ce qu'il y a des trembleurs en France?

OCTAVE.

L'auteur le prétend.

BRUNEAU.

Il a tort, sacrebleu !... Il y a des gens effrayés, qui ont une peur atroce, oui... mais des trembleurs, fi donc !

OCTAVE, *se levant.*

Vous dites précisément ce que dit la brochure : « Pourquoi s'émouvoir, s'alarmer si longtemps d'avance, de ce qui peut-être n'arrivera jamais ?... »

BRUNEAU.

Peut-être... il y a peut-être... locution dubitative.

OCTAVE, *poursuivant.*

« Pourquoi le danger ne nous fait-il peur que de loin ?...

BRUNEAU.

Oui.

OCTAVE, *idem.*

« Vous l'avez vu, toutes les fois qu'une guerre a éclaté... les plus effrayés redevenaient calmes et confiants. »

BRUNEAU, *s'animant.*

Parbleu !... la guerre, qu'est-ce que ça nous fait ?... nous l'aimons, la guerre... nous n'aimons pas qu'on nous l'annonce, par exemple... Mais, quand on se bat... ah ! ah ! ça nous exalte ! ça nous électrise !... Nous achetons des cartes géographiques, nous étalons le champ de bataille sur notre table à manger... nous nous armons... de petites épingles... et nous suivons nos soldats... sur la carte !... Voilà comme nous sommes !

OCTAVE, *lisant toujours, avec plus de chaleur.*

« Les trembleurs de la veille sont les braves du lendemain !... Ceux qui, à l'approche du danger, se cachent dans leur cave, en sortent au premier coup de fusil... »

BRUNEAU.

C'est vrai !... J'en suis sorti plusieurs fois !... (*Vivement.*) Je n'y étais pas entré !... mais j'en suis sorti !

OCTAVE, *mettant la brochure sous les yeux de Bruneau.*

« Mais il n'est plus temps !... Car, avant de se cacher eux-mêmes, ils ont enfoui leur argent, faisant ainsi plus de mal que n'en causeraient dix batailles !... Quand les affaires s'arrêtent, quand le commerce souffre, quand Paris est triste, inquiet, silencieux... ce n'est pas Paris qui est en danger, c'est Paris qui a peur ! »

BRUNEAU.

Oh ! comme c'est ça !... Oh ! les Parisiens !

OCTAVE, *continuant, sans regarder la brochure.*

Peur !... et de quoi ?... quels ennemis peut-il craindre ?... Ses seuls et vrais ennemis, ce sont des mots comme ceux-ci : « Le

printemps qui s'avance, l'horizon politique qui se rembrunit, l'avenir chargé de nuages... »

BRUNEAU.

Oh! pour des nuages, je vous arrête là... il y en a... je les vois... C'est égal, elle est très-sensée, cette brochure!

OCTAVE, rencontrant les regards de Bruneau et se remettant à lire.

« En présence de toutes ces aberrations, le devoir de tout homme vraiment brave et vraiment généreux est de rassurer les esprits par sa parole et par son exemple!... »

BRUNEAU, entraîné.

Très-bien!

OCTAVE.

« Il faut forcer les poltrons à rougir! »

BRUNEAU.

Bravo!

OCTAVE.

« Et, dût-on s'exposer soi-même et exposer sa fortune, montrer qu'on est riche et qu'on est homme, quand les capitaux disparaissent et que les bourgeois se cachent! »

BRUNEAU, criant.

Les bourgeois sont des imbéciles!... pas tous!... moi, par exemple... (Se reprenant.) Non!... tous!... tous!...

Air : *Ne raillons pas la garde citoyenne.*

Ces Parisiens sont tous des pessimistes,
En aucun temps leur esprit est calmé,
Et quand ce monde est rempli d'alarmistes,
Il est permis, je crois, d'être alarmé.

Quand on me dit que le vent, sans relâche,
Souffle du Nord sur l'empire ottoman;
Quand on me dit que le Japon se fâche,
Et que John Bull s'habille en rifleman ;

Quand on me dit que l'Italie entière
Ne sera plus qu'un Vésuve en courroux,
Et qu'au printemps, la lave du cratère
Peut en roulant arriver jusqu'à nous...

Je n'ai pas peur!... mais, dans pareille attente,
Je me demande, avec quelque raison,
Si c'est l'instant d'acheter de la rente,
Ou le moment de vendre ma maison.

De ses terreurs chacun se fait l'esclave :
Tous les plaisirs nous semblent superflus,

Et, pour ne pas danser sur de la lave,
On s'engourdit et l'on ne danse plus.

Vers des caveaux nos trésors s'acheminent,
Nos capitaux sont tous emprisonnés,
Et prudemment les riches se ruinent,
Par peur... de quoi?... d'être un jour ruinés.

A ses calculs le poltron qui se livre
Souffre déjà, par crainte de souffrir;
Le cœur défaille, et l'on cesse de vivre,
Pour échapper à la peur de mourir.

En raisonnant, notre esprit déraisonne :
Soyons prudents, mais soyons conséquents,
Et, pour jouir des jours que Dieu nous donne,
Amusons-nous, même sur des volcans!

Laissons passer l'orage sur nos têtes,
Cherchons des yeux un horizon plus beau :
Nous avons vu de bien autres tempêtes,
Et notre barque est encore sur l'eau!

Regardons-nous, jugeons ce que nous sommes!
Nous, des Français, avons-nous peur du feu?
Non, sacrebleu! Laissons dire les hommes,
Il n'en sera que ce qui plaît à Dieu!

Arrière donc, arrière, pesssimistes!
Dans mon bonheur je veux me renfermer,
Et dût ce monde être plein d'alarmistes,
Rien désormais ne pourra m'alarmer!

Et la preuve... la preuve... c'est que dès demain je donne un bal!

CÉLINE.

Un bal!

MADAME BRUNEAU.

Quoi! vraiment?...

BRUNEAU.

Un grand bal!

MAMAME BRUNEAU.

Enfin!

BRUNEAU.

Et pourquoi pas, s'il vous plaît?... Croyez-vous que je vais imiter ces trembleurs, qu'une crainte chimérique... Non, madame, non... C'est aux riches de donner l'exemple de la confiance et de rassurer les esprits... Mon cher Octave, nous comptons sur vous.

OCTAVE.

Je vous remercie, monsieur Bruneau... mais je ne puis... D'après ce que vous me disiez hier, j'ai résolu de ne pas attendre à Paris le mois de juin... et je pars demain.

MADAME BRUNEAU et CÉLINE.

Partir!

BRUNEAU, riant.

Ah! c'est un trembleur!... il tremble!... Vous osez trembler, jeune homme!... Eh bien! si ce bal était... le bal de vos fiançailles?... Hein?

OCTAVE.

Eh quoi! monsieur?...

CÉLINE.

Vous consentez donc?

BRUNEAU.

Je marie ma fille... tout de suite!... pour rassurer les esprits!... Un bal, une noce, des toilettes, des diamants, des lumières... et à l'église, un grand suisse avec sa hallebarde... une longue file d'équipages au dehors... On dira : « C'est M. Bruneau qui marie sa fille... avant le printemps!... » Tous les esprits seront rassurés!

CÉLINE et OCTAVE.

Oh! que vous êtes bon!

BRUNEAU.

Je ne suis pas bon... je suis brave... et je vais donner des ordres... (Apercevant les deux domestiques, endormis sur leur brochure.) Ah!

MADAME BRUNEAU.

Ils se sont endormis!

BRUNEAU.

Holà!

CHAMBERLIN et BAPTISTE.

Hein!... Quoi?... monsieur!...

BRUNEAU.

Allez me jeter toutes ces brochures au feu!

BAPTISTE.

Oh! monsieur, avec plaisir.

SCÈNE XII

LES MÊMES, MADAME DELORMEL.

MADAME DELORMEL.

C'est encore moi... Je vous apporte mon portrait.

CÉLINE.

Ah! voyons!

BRUNEAU.

Et moi, madame, je vous invite au bal et à la noce.

MADAME DELORMEL.

Qu'entends-je!... Eh bien! mais, et l'horizon politique?

BRUNEAU.

Il s'éclaircit.

MADAME DELORMEL.

Et les nuages?

BRUNEAU.

Il n'y en a pas, il n'y en a jamais eu!... (Jetant un cri.) Ah!

TOUS.

Quoi donc?

BRUNEAU.

Chamberlin!... Malheureux!... Cette lettre que je t'ai remise?...

CHAMBERLIN.

Vous m'avez retenu ici, monsieur... mais je vais...

BRUNEAU, criant.

Ne vas pas!... rends-moi cette lettre tout de suite, et attends... Je vais t'en donner une autre. (Il écrit.)

MADAME DELORMEL, prenant à l'écart les autres personnages.

Mais que s'est-il donc passé?

OCTAVE.

Voilà ce qui s'est passé. (Il lui présente la brochure.)

MADAME DELORMEL.

Cette brochure?...

OCTAVE.

Faites-la lire à votre mari, et vous aurez probablement votre manteau d'hermine.

MADAME DELORMEL.

Comment! cette brochure a le pouvoir...

OCTAVE.

De rendre les maris confiants et généreux.

MADAME DELORMEL.

Eh bien, elle aura du succès.

BRUNEAU, écrivant.

« Achetez-moi tout de suite trente mille francs de rente. »

MADAME BRUNEAU.

Trente mille!...

BRUNEAU.

Il faut rassurer les esprits

Air nouveau de M. Couder.

De ces trembleurs, qu'un rien désole,
Oui, je prétends calmer l'effroi :
Prêchant d'exemple et de parole,
Je leur dirai : Regardez-moi!
Lorsqu'ici l'on danse et l'on chante,
(Montrant Octave et Céline)
Lorsque j'assure leur bonheur,
Lorsque j'achète de la rente...
N'ayez pas peur! (*bis*)
Regardez-moi, n'ayez pas peur!

MADAME BRUNEAU.

O ciel! à quoi faut-il s'attendre?...
Grand Dieu! qu'allons-nous devenir?...
Se dit-on... quand on vient d'entendre
La musique de l'avenir!
Des maîtres que la France honore,
Tannhauser sera-t-il vainqueur?...
Auber nous reste, il chante encore :
N'ayez pas peur! (*bis*)
Pour l'avenir, n'ayez pas peur!

CHAMBERLIN.

Rentrant le soir à la caserne,
Après la prise de Pékin,
Un caporal, dans sa giberne,
Emportait sa part de butin.
— Quoi! nous partons? Ça se termine?
Lui disait-on avec humeur;
Nous laissons ces magots de Chine?...
— N'ayez pas peur! (*bis*)
J'ai mon magot, n'ayez pas peur!

OCTAVE.

Sur les rivages d'Angleterre,
Voyez tous ces canons chargés;
Sous leur casque militaire,
Voyez ces riflemen rangés!...
Mes amis, pourquoi vous morfondre
A nous attendre au champ d'honneur?...
Nous aimons mieux Paris que Londres...
N'ayez pas peur! (*bis*)
Bons riflemen, n'ayez pas peur!

CHAMBERLIN.

N'ayez pas peur, je le réclame!
Du moindre bruit n'ayez pas peur!
N'ayez pas peur de votre femme!
De vos amis n'ayez pas peur!
N'ayez pas peur, c'est mon système!
De la fièvre n'ayez pas peur!
Enfin du médecin lui-même!...
N'ayez pas...
(*Se reprenant.*)
Ayez très-peur! (*bis*)
Mais, s'il s'en va, n'ayez plus peur!

BRUNEAU, *au public.*

Messieurs, vous avez vos faiblesses,
Vous êtes aussi des peureux...
Vous craignez les trop longues pièces,
Vous craignez les couplets nombreux.
Fatigués d'entendre les nôtres,
Vous craignez que, dans notre ardeur,
Nous vous en chantions beaucoup d'autres...
N'ayez pas peur!
C'est le dernier, n'ayez pas peur! (*bis*)

FIN

